

LES PROVERBES

DE L'AHAGGAR

Il n'est pas de société humaine, si arriérée ou si cultivée soit-elle, qui ne possède tout un trésor de dictons, de maximes et de proverbes ; et peut-être le trésor est-il d'autant plus riche que cette société est plus en retard sur le chemin de la civilisation. Car, alors, elle n'a guère d'autre moyen de retenir et de transmettre aux générations futures le fruit de son expérience séculaire. Elle enferme pêle-mêle, dans ces courtes formules, sous une forme parfois naïve, parfois spirituelle, souvent savoureuse, ses observations, rudimentaires ou précises, sur les grands et les petits faits de la nature ou sur le caractère humain, des recettes éprouvées pour la chasse, la pêche, l'élevage, la culture, des préceptes utiles à la vie de chaque jour, où se trahissent à la fois ses défauts et ses aspirations morales. Quelques proverbes en peuvent dire long sur l'état d'esprit d'une société ; d'où l'intérêt qui s'attache à ces humbles productions d'une activité intellectuelle essentiellement populaire.

Les Berbères ne font pas exception : des proverbes, ils en ont, et de nombreux. Seulement, nous en possédons très peu : si peu que rien (1). Cela s'explique : les recueillir est malaisé, Non que l'informateur se dérobe systématique-

(1) Pénurie qui contraste avec l'abondance de notre documentation, en cette matière, sur les populations arabes de ces mêmes régions. Cf. notamment : René Basset, *Les dictons satiriques de Sidi Ahmed ben Yousof*, Paris 1890 ; H. de Castries, *Les gnomes de Sidi Abd er Rahman el-Medjdoub*, Paris, 1896 ; M. ben Cheneb, *Proverbes arabes de l'Algérie et du Maghreb*, 3 vol. Paris 1905-1907, etc...

ment ; mais on ne saurait lui demander de réciter les proverbes de chez lui comme le qanoûn de son village, d'exposer une série de maximes comme les différentes phases d'une cérémonie. Un proverbe ne s'obtient qu'au hasard d'une conversation : veut-on en recueillir beaucoup, il faut un très long séjour dans le milieu indigène. Et ce n'est pas tout : une connaissance très approfondie du dialecte des informateurs. Car un proverbe, comme un poème — avec lequel il possède de nombreux traits communs — se comprend en général bien plus difficilement qu'une phrase ordinaire : la langue en est particulière, archaïque, souvent imagée, toujours très concise, avec de nombreux sous-entendus — et parfois l'idée nous déroute.

Le hasard avait voulu qu'en matière de proverbes touaregs nous fussions déjà relativement favorisés ; nous en connaissions un nombre beaucoup plus considérable que d'aucun autre groupement berbère : soixante-dix environ, recueillis par Hanoteau, par Masqueray (1) et par Benhazera (2). Mais un observateur comme le P. de Foucauld ne pouvait négliger les proverbes des hommes au milieu desquels il vivait. Il commença par vérifier ceux qu'avaient recueillis ses prédécesseurs, puis il en augmenta le nombre dans de larges proportions. Lorsqu'il fut assassiné, le manuscrit de ce travail, achevé, fut retrouvé parmi ses autres papiers : il contenait en tout 215 proverbes (3). Ce n'est pas une simple liste : chacun est étudié de près ; le P. de Foucauld a fait pour eux ce qu'il a fait pour la poésie des Touareg : nous avons quelques textes, nous en avons maintenant en abondance. Les poèmes sont sous presse ; les proverbes viennent de paraître (4).

(1) *Observations sur la grammaire touareg et textes de la tamahaq des Taïtoq*, Paris 1897, p. 185-192.

(2) *Six mois chez les Touareg du Ahaggar*, Alger 1908, p. 198-204.

(3) Auxquels il faut joindre sept énigmes.

(4) Le P. de Foucauld et A. de Calassanti-Motyliniski. *Textes touareg en prose*, publiés par René Basset, aux frais du Gouverne-

*
**

Dictons, maximes, proverbes : ces trois mots ne sont pas exactement synonymes. J'entends bien que la distinction est assez arbitraire : l'esprit populaire, qui ne connaît pas de genres nettement tranchés, ne s'embarrasse pas de ces menues différences qu'amplifie notre besoin d'analyse. Tous trois se présentent sous le même aspect : de courtes formules ramassées, soumises presque toujours aux lois du rythme ou de l'assonance. Ces formules ne sauraient se contenter du langage ordinaire ; c'est une nécessité, pour l'homme peu civilisé, de ranger suivant une norme particulière les mots dont l'assemblage renferme un sens profond. L'allure un peu mystérieuse de ces phrases frappe dès l'abord son esprit, en même temps qu'il les retient plus aisément. A un moindre degré, un dicton est comme une conjuration magique : il renferme en soi-même une vertu efficiente.

Tels se présentent les dictons des Touareg : comme ceux des autres peuples, ils ont le rythme de la poésie. Les uns sont si anciens, que si nous saisissons l'existence de ce rythme, nous ne pouvons plus, ni les Touareg eux-mêmes, le mesurer ; les autres sont tout récents, ou plutôt récemment renouvelés : très courts poèmes, ou vers particulièrement bien frappés qui se répétèrent et se répandirent fort vite.

Cela dit, nous continuerons à appeler dicton l'exposé d'une observation particulière, et parfois des conséquences qu'elle comporte ; et nous réserverons le nom de maxime au simple énoncé d'un précepte moral. Quant au proverbe, il semble bien, en dernière analyse, que c'est le dicton ou la maxime sous une forme figurée. Seulement il est parfois bien difficile de dire où commence l'image et si

ment Général de l'Algérie (Alger, J. Carbonel, 1922). Les proverbes ont été ajoutés à ce volume, le quatrième de la série complète.

tel dicton ne renferme pas une prescription morale : gardons-nous de tracer des frontières trop nettes.

Le dicton s'applique à tout; il juge un homme, une tribu, une ville ; il définit une région, une route ; s'accroche à un point d'eau ou à un accident de terrain. Le cours des saisons fournit une riche matière : on trouve des dictons sur ce sujet chez tous les peuples, et dès l'antiquité la plus haute : l'homme les a forgés sitôt que devenu pasteur ou agriculteur, il a dû régler les occupations de sa vie sur le cours du soleil, sans en savoir calculer exactement les phases. Ce fut le très primitif calendrier, le calendrier par formules que connaissent encore nos paysans de France. Mais il s'est bien mieux conservé chez les agriculteurs nord-africains, qui, n'ayant jamais adopté le calendrier lunaire de l'Islâm, s'embrouillent dans les mois de leur vieux calendrier julien, mais connaissent parfaitement le *hesoum*, le *nâtaḥ*, ou le *nisân*. Ces sédentaires, qui n'eurent pas leur Hésiode, possèdent cependant une grande richesse de dictons relatifs à toutes les périodes de l'année, à tous les actes de la vie agraire. Les Touareg en ont moins de ce genre : la vie des pasteurs est plus souple que celle des agriculteurs. Les grandes migrations des nomades se règlent suivant un rythme plus large que les occupations des sédentaires ; l'année, pour eux, est une succession de périodes et non de moments. Ce sont ces périodes que caractérisent les dictons ahaggar :

Quand Orion apparaît au seuil de l'Ahaggar,
l'hôte se rassasie (de Foucauld, 89).

ou bien, au contraire :

Quand l'Atakor prend la couleur d'une peau de mouflon,
il n'y a qu'une chose à faire, s'en éloigner (157)

A ces dictons, l'on peut joindre ceux qui se rapportent aux points d'eau, aux pistes ordinairement suivies, à telle ou telle fraction dont on vante la beauté des femmes ou l'excellence des chameaux. Mais plus nombreux, en ce recueil du moins, sont les proverbes et les maximes.

Celles-ci, bien souvent, sont d'une originalité très médiocre : simple énoncé de vérités premières, préceptes de morale banale et terre à terre, très semblables à ceux qui forment le fond de la sagesse populaire de toutes les nations, à laquelle une expérience rudimentaire permet de parvenir. Ils enseignent, par exemple, qu'il vaut mieux faire une chose soi-même que d'en charger autrui, que la ruse est souvent préférable à la violence, qu'un secret confié devient le secret de tout le monde, qu'il faut réfléchir avant d'agir ; ils reconnaissent la sagesse des gens âgés et la valeur de l'expérience. D'autres, cependant, s'élèvent beaucoup plus haut et célèbrent de très belles vertus ; mais les plus indigents même ne sont pas dépourvus d'intérêt, pour peu qu'on les envisage d'un point de vue général. L'on voit avec eux se préciser et se formuler dans la conscience populaire les principes élémentaires de toute morale ; et l'on ne peut parfois se défendre d'une certaine émotion devant ces premières tentatives, bien gauches, bien naïves, par lesquelles une pensée encore dans l'enfance essaye de s'élever jusqu'au jeu des concepts abstraits. Ce sont des exceptions ; mais ces maximes-là supposent une activité intellectuelle déjà plus évoluée qu'il n'est nécessaire pour le commun des proverbes.

*
* *

Mais ceux-ci sont infiniment plus pittoresques. On l'a vu : c'est l'image, avant tout, qui fait le proverbe. Sans doute, toutes ces images ne sont pas non plus également originales : beaucoup se retrouvent aussi dans les proverbes de bien d'autres peuples. Peut-être, parce que, fort simples et d'expérience générale, elles s'imposent d'elles-mêmes à des nations fort diverses ; peut-être aussi parce que le proverbe, comme bien des formes de la littérature populaire, se transmet de peuple à peuple avec une facilité extrême. Dans ceux qui seront cités plus loin, on

retrouvera parfois des proverbes bien connus dans les autres régions de l'Afrique du Nord. D'autres sont plus répandus encore. Ainsi, tout comme nous, les Touareg affirment que si la parole est d'argent, le silence est d'or (119) ; mais ils ne sont pas les seuls : les Haoussa du Sokoto répètent exactement le même proverbe (1). L'image, en d'autres cas, sans être semblable, est fort voisine, pour traduire une pensée analogue. Là où nous parlons d'arbre et d'écorce, les gens de l'Ahaggar disent :

Garde toi de te mettre
entre les deux meules du moulin (100).

Ce qui pour eux est d'un sens beaucoup plus certain : le moulin portatif est d'usage fréquent ; l'arbre et l'écorce, d'observation moins commune au Sahara. Et nous touchons ici à ce qui constitue pour une bonne part l'intérêt de ces proverbes : il est rare que dans la forme ou dans le fond, ils ne portent pas la marque des hommes qui les ont accueillis ou de la terre sur laquelle ils ont éclos.

Les Touareg empruntent aux animaux, domestiques ou sauvages, un très grand nombre des images de leurs proverbes. On y retrouve l'ordinaire hiérarchie animale. Ainsi le cheval, bête de grand prix, délicate et très rare, semble un bien éminemment souhaitable, et qui vaut une grande considération à son possesseur. Bien plus souvent apparaît le chameau, comme c'est naturel chez un peuple dont il est le constant souci, le grand serviteur et la principale richesse. Mais son rôle est divers. De même que la poésie galante ne connaît pas, pour célébrer la bien-aimée, de meilleure comparaison que celle d'une jeune chamelle solide et bien nourrie, et, au contraire, pour insulter la femme haïe, la compare mé-

(1) « Si l'abondance de paroles est de l'argent, le silence est de l'or ». Cité par M. Delafosse, *L'âme nègre*, Paris 1922, p. 150.

chamment à ce même animal, mais vieilli, déjeté, borgne, galeux, cagneux, ou au bât qu'il porte, de même, dans les proverbes, le chameau, selon le cas, personnifie les meilleurs ou les pires des hommes et des choses. Dans ces dernières circonstances, il a pour compagnons d'autres animaux domestiques, ceux que l'on considère traditionnellement comme inférieurs : l'âne, monture des plébéiens, employé aux besognes peu nobles, et le chien : cet utile auxiliaire de l'homme joue un rôle fâcheux dans le langage de tous les peuples orientaux.

Les animaux sauvages apparaissent tout aussi souvent. Ce qui frappe en eux, ce peut-être leur aspect même ou leur conformation :

La nécessité fait marcher le serpent avec son ventre (142)

Ou bien, si l'on désire exprimer plus fortement encore la nécessité de s'adapter aux circonstances, on invoque le mimétisme de ce même serpent :

La vipère prend la couleur du pays qu'elle habite (185)

Veut-on montrer jusqu'à quel point l'amour maternel est aveugle ? Encore une comparaison animale :

Le bousier, aux yeux de sa mère, est une gazelle (84)

« Mes petits sont mignons », disait le chat-huant de notre fabuliste.

En d'autres cas, ce sont les mœurs des animaux sauvages qui fournissent un symbole. On propose en modèle la fière attitude du mouflon qui, dit-on, lorsque les chasseurs le surprennent en train de ruminer, garde ce qu'il a dans la bouche, sans l'avaler pour qu'on ne l'accuse pas de glotonnerie, sans le cracher pour qu'on ne pense pas qu'il a peur (77). Ou bien, les animaux parlent eux-mêmes ; tel est le « proverbe de l'autruche », ou celui du lion :

Je mange loin des regards, je bois loin des regards ;
si l'on vient à me voir, peu m'importe (41)

ce don de la parole, quelquefois, leur sert justement à exposer quelques traits de leurs mœurs. Ainsi le « proverbe de la mouflonne », rappelé d'ordinaire à ceux qui seraient tentés de commettre quelque imprudence et de se découvrir à l'ennemi :

Jé vous dis le proverbe de la mouflonne :

« Si tu quittes une montagne, entre aussitôt dans l'autre » (42)

Ces proverbes, où interviennent des animaux sauvages, et qui prennent la parole, sont bien proches de la fable : ils en sont souvent un embryon ; l'on peut saisir, à ce propos encore, combien peu les genres sont différenciés dans la littérature populaire. Parfois même, la morale de tels proverbes dépasse celle de la fable ordinaire : ils peuvent s'élever inconsciemment jusqu'au plus haut symbole : le proverbe du lion, ou celui du mouflon ont vraiment belle allure. Ou bien, un simple proverbe évoque tout un mythe astral : veut-on parler d'une vaine poursuite ?

Aldébaran poursuit les Pleiades,
quand il les atteindra,
ce sera la fin du monde (153).

Mais, si l'on descend de ces hauteurs, que de traits de mœurs, humaines cette fois, dans tous ces proverbes, que de brusques aperçus sur les conditions dans lesquelles se déroule, ou se déroulait naguère, la vie saharienne ! Que l'on savoure seulement cet équivalent de notre « Aide toi, le ciel t'aidera » :

Si tu veux des troupeaux, cours la chance des rezzous :
tu boiras du lait ou la fumée de la poudre (130).

Cela en dit long sur l'origine de la propriété chez les Touareg. Et quelle plus saisissante évocation de l'hostilité de la nature et de l'homme, en ces régions, que ces paroles destinées aux gens imprévoyants :

Insanité, insanité, insanité

que de passer près d'un puits sans y faire boire ;

Insanité, insanité, insanité

que d'aller à l'eau à un puits sans avoir de seau :

Insanité...

que d'aller à l'eau à un puits comblé ;

Insanité...

que de voir un voyageur sans le questionner ! (112)

Mais ce qui frappe aussi dans les proverbes, comme dans la poésie de ce peuple, c'est l'amour profond que les Touareg ressentent pour cette terre ingrate où ils sont nés :

La gazelle reste dans son pays

dans la sécheresse comme dans l'abondance (24)

et l'on ajoute :

Un homme qui doit dans une cruche ne sera jamais
[un bon guide (161).

Ce qui s'exprime sous cette forme pittoresque, c'est la vieille haine, le mépris ancestral du pasteur nomade qui conserve son eau dans des outres, contre le sédentaire des oasis qui se sert de poteries.

Ce sont là déjà des traits de caractère. Les proverbes nous en décèlent encore beaucoup d'autres, qui sont d'un précieux secours pour qui veut tenter de pénétrer la psychologie de ce peuple. Ce n'est plus à la forme, cette fois, qu'il faut s'arrêter ; il faut aller jusqu'à l'idée que recouvre l'image.

Bien qu'il existe un rapport étroit entre la poésie et les proverbes, les Touareg, vus à travers ceux-ci ou celle-là, n'apparaissent pas tout à fait sous le même jour ; ou plutôt, les traits de caractère les mieux mis en lumière ne sont pas exactement les mêmes dans l'un et dans l'autre cas. La poésie est destinée presque toujours à être récitée à l'*ahal*, ces réunions où se retrouvent hommes et femmes, et qui tiennent une si grande place dans la vie

du désert. La poésie est donc essentiellement amoureuse ; les thèmes galants se mêlent à tout (1). Les proverbes sont moins exclusifs. Même, il en est fort peu sur l'amour : encore sont-ce parfois des réflexions ou de très courts poèmes sur le thème éternel « Cueillez, cueillez votre jeunesse... » :

L'amour, c'est dans la vie qu'il se donne ;
dans la tombe, on ne peut plus rendre amour pour amour ;
en retour de l'amour, on ne peut plus donner que des pierres
[et du gravier (148).

Il en est d'autres, sur ce thème : l'amour est une étincelle, les mauvais procédés sont une eau qui l'éteint (139) ; ou bien, c'est un arbre, et les mauvais procédés sont la hache qui le coupe (138). Sur les femmes, ils ne sont pas plus nombreux, et nullement typiques.

Bien plus fréquents sont les proverbes consacrés aux liens qui unissent les hommes : sujets qui ne sont pas absents de la poésie, mais y tiennent une place secondaire à côté des grands thèmes de l'amour.

Les Touareg sont belliqueux, mais nullement anarchiques. Ils comprennent fort bien la valeur du lien social : aussi est-ce une nécessité vitale dans un pays comme le leur. Ils savent la cohésion que donne à une troupe en campagne sa soumission volontaire au commandement d'un seul, s'il est un chef expérimenté et brave — fût-il vieux (91) — :

Mieux valent cent souris commandées par un lion,
que cent lions commandés par une souris (140).

Mais il est tout aussi utile que cette cohésion existe dans la vie si dure de tous les jours. On ne saurait trop exalter les vertus sociales. Il convient d'être loyal :

Celui qui viole sa foi, un chien voleur vaut mieux que lui (27) ;

(1) Je me permets de renvoyer sur ce point à mon *Essai sur la littérature des Berbères*, Alger, 1920, p. 369-395.

cela fait partie de l'honneur dont le Touareg pousse très loin le sentiment :

Le déshonneur, l'enfer lui-même l'a en horreur (29).

Sentiment qui s'accompagne d'ailleurs, comme dans toute société aristocratique, d'un profond mépris pour le plébéien, lequel ne peut être qu'un homme sans honneur. « Oignez vilain, il vous poindra » revient sous bien des formes, tandis que l'on vante la vertu des hommes de bonne tribu. Entre ceux-ci, la plus parfaite solidarité est souhaitable :

Une seule main, si elle n'a pas sa sœur,
quoi qu'elle fasse, n'ouvrira pas un double nœud (28)

Où tu vois des personnes liées d'amitié,
regarde-les
si elles sont étroitement unies
demande leur de te prendre entre elles,
toi qui trébuches (136).

Nulle vertu, peut-être, n'est plus souvent célébrée que la générosité : c'est toute une série de fort belles maximes, et très évangéliques ; on n'a qu'à prendre au hasard :

Mieux vaut passer la nuit dans l'irritation de l'offense que
[dans le repentir de la vengeance (5).

L'homme de cœur, s'il te fait du mal, fais lui du bien,
[et il rougira du mal qu'il t'a fait (13)

ou bien :

La bonté, lance-la derrière toi, elle sera devant toi (9)

Ne nous y trompons pas : comme on peut déjà s'en apercevoir par ce dernier proverbe, ces conseils ne sont nullement désintéressés. La générosité ne trouve pas en elle-même une récompense suffisante : elle en apporte de plus tangibles :

Ne reçoivent les bienfaits de Dieu que ceux qui en font
[aux hommes (178)

En faisant le bien, c'est à soi-même qu'on le fait ; en faisant
[le mal, c'est à soi-même qu'on le fait (134)

Ce sont là des vérités maintes fois exprimées. Mais pourrait-on demander aux Touareg une vertu que nous possédons si peu ?

Ce qui est bien mis en lumière, aussi, c'est la valeur de la douceur dans les relations humaines. Sans doute, ces hommes sont souvent des violents, des gens pour qui l'action vaut mieux que la parole ; mais à condition qu'elle ne soit pas inconsidérée. Nombreux sont les proverbes qui, sous des formes diverses, affirment en somme qu'on ne prend pas les mouches avec du vinaigre :

Les boissons magiques se font avec des choses dotées (83)

et que la violence, tôt ou tard, est funeste à son auteur et aux siens — chez tous les Berbères, la loi du talion est encore très vivante — :

L'homme violent
rassasie sa mère de serpents (99)

Enfin, petite prescription, mais qui a bien son importance : si l'on veut vivre en harmonie avec ses semblables, il faut avoir bon caractère. La gaîté est une vertu sociale :

Rire fait naître la confiance, ne pas rire fait naître les
[querelles (44)

D'ailleurs les Touareg suivent aisément ce précepte : ils se montrent volontiers pleins d'entrain, aiment la plaisanterie, l'épigramme légère ; à l'*ahal* la cordialité joyeuse est de règle, et l'on bannit toute discussion.

Mais, même dans ce cas, on ne doit pas perdre son empire sur soi-même. La circonspection aussi apparaît, dans ces maximes, comme une vertu essentielle. De même

qu'on voile son visage, on ne doit pas ouvrir son cœur avec une confiance trop aveugle, si l'on n'est pas tout à fait sûr de ceux qui sont là. Il est bon, en toute circonstance, de s'assurer une retraite possible ; il faut surtout se garder des engagements imprudents, des paroles inconsidérées qui pourraient donner prise sur soi, car

A celui qui se met une corde au cou, Dieu donne quelqu'un
[pour la tirer (59)].

*
**

Ces derniers préceptes sont assurément prudents, mais d'une morale moins élevée que les précédents. A n'en juger que par ceux-ci, les Touareg apparaissent comme un peuple extrêmement sympathique : des gens à l'esprit ouvert, au caractère gai, doués de très nobles aspirations morales, pratiquant, ou du moins estimant très haut les plus belles vertus sociales : la bonté, la générosité, la douceur, la loyauté, vantant la discipline librement consentie. Sans doute, dans un but quelque peu intéressé : la vertu doit être profitable. Si l'on est généreux, Dieu ou les hommes ne manquent pas de le rendre largement, tandis que la violence expose aux pires catastrophes. Mais on est déjà surpris de voir formuler ces préceptes par des gens encore si proches de leurs instincts ; ils ont un réel idéal moral — qu'importe, pour l'instant, s'il n'est pas tout à fait pur ? — et sont par là même éminemment perfectibles. Seulement, ce n'est encore qu'un idéal ; ensuite, et c'est beaucoup plus grave, un idéal limité dans l'espace. Comme toutes les morales primitives, cette morale est une morale de clan. Elle vaut pour un petit groupe d'hommes : celui qui compose la tribu ; hors de ses limites, elle ne s'applique plus. Du plébéien, il n'y a rien de bon à attendre ; quant à l'étranger, fût-il de la même race, mais d'une autre tribu, c'est toujours l'ennemi. A leur égard à tous deux, on peut

bien se conduire comme on veut ; il n'y a aucun intérêt, sauf exception, à se montrer généreux ou bon — ils sont d'un autre groupe — partant, aucune nécessité ; parfois même, ce peut être reprehensible. Par contre, il convient d'accentuer l'esprit de défiance, de dissimulation et de prudence inné chez ce peuple. Pour triompher de l'ennemi, tout moyen est bon ; la ruse, meilleure encore que la force. Cela, les proverbes l'enseignent aussi, avec une insistance inquiétante ; et l'on se souvient alors que des hommes de cette race — pas ceux de l'Ahaggar, sans doute, mais enfin leurs cousins, ces cousins si sympathiques à Duveyrier — ont assassiné par trahison Flatters, et Morès, et le P. de Foucauld ; que l'un d'eux a trahi Crampel ; que Mousa ag Amastân lui-même, l'amenokal de l'Ahaggar, loyal entre tous les Touareg, eut son heure de défaillance... Les temps ont changé ; les Touareg aujourd'hui sont « apprivoisés » ; ils sont nos amis ; des hommes de grand cœur se sont dévoués à cette tâche, qui dorment côte à côte maintenant au cœur du Grand Désert ; leurs efforts n'ont pas été vains. Assurément. Mais pourquoi faut-il que revienne obstinément à notre mémoire ce vieux proverbe de tous les Touareg :

La main que tu ne peux couper, baise-la ?

Henri BASSER.